

LAURENT

MARECHAUX



111040.

LE
FILS DU
DRAGON

LE DILETTANTE

Extrait de la publication

Laurent Maréchaux

Le Fils du Dragon

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6^e

Couverture : Eduardo Arroyo

© le dilettante, 2006

ISBN978-2-84263-270-0

*À mamie Odette,
qui m'a fait découvrir la lecture
et aimer les livres d'aventures.*

*À Christophe de Ponfilly,
Don Quichotte cabossé, qui
chevauche désormais entre les
nuages.*

« Il n'existe que trois métiers : roi, poète
ou capitaine. »

Shakespeare.

« C'est parce que les hommes vivent
comme s'ils ne devaient jamais mourir
que tant d'entre eux meurent avant
de savoir vivre. »

Daniel Defoe.

La lettre arriva à Nantes le 13 mai 1886, en fin d'après-midi. C'était un jeudi. Louise revenait des vêpres. Le pli avait été glissé sous sa porte par une main bienveillante. Longtemps oublié sur le bureau d'un commis maritime, il avait traîné plusieurs mois à Semarang avant d'être confié au bosco d'un navire marchand français en partance pour l'estuaire de la Loire.

L'écriture la surprit. Une calligraphie tremblée et enfantine, pas celle de son homme. Onze ans qu'elle était sans nouvelles de son mari, le capitaine de trois-

mâts goélette, Victor Combault dit «le Dragon». Hésitantes, ses mains diaphanes tournaient et retournaient l'étrange missive, craignant le pire. Son cœur fatigué par des années d'angoisse et de souffrance cognait sans ménagement contre sa poitrine desséchée par le manque de caresses. Elle attendit que la maisonnée retrouve son calme vespéral pour l'ouvrir. Tremblants, ses doigts s'y reprirent à deux fois avant de briser le cachet de cire. Après tant d'années de solitude et d'abandon, son intuition lui disait d'en rester là. Elle respirait avec difficulté. La curiosité l'emporta. Elle déplia la feuille d'un papier blanc flavescent. L'encre bleu violine avait bavé, rendant sa lecture difficile. Les phrases s'enchaînaient, phonétiques et maladroites.

Madam,

Jé un triste maleur a vous anoncer. Notre bien aimé capitaine Dragon nous a quitté pour toujours. Il a rejoint au ciel le vol des oiseaux et la course des nuages. Les larmes

coulent sur tous les visages et notre chagrin est sans fin. Nous prions pour vous et pour lui car nous savons que nous nous retrouverons un jour, ici ou là-bas.

La signature était illisible. Elle poussa un hurlement. Ses yeux se brouillèrent, elle perdit connaissance.

L'enfant, tiré de ses rêves agités par ce cri d'outre-monde, se dressa sur son séant, les sens aux aguets. Malgré son jeune âge, il était l'homme de la maison.

Encore mal réveillé, il mit un pied sur le carrelage glacé. Aucun bruit ne troublait la nuit. Un instant, il hésita à se recoucher. Son esprit chevaleresque l'emporta. Enfilant à tâtons ses sabots, il se glissa, le cœur battant, vers la cuisine. Sa mère gisait à terre, inanimée. Désespéré, il parcourut d'un regard circulaire la pièce, cherchant l'aide que son cerveau paniqué lui refusait. Sur la table, un cruchon d'eau, protégé des mouches par un torchon à carreaux, emporta sa décision. Haletant, il trempa avec maladresse le

linge dans l'eau fraîche ; puis lui tamponna le front et les tempes avec délicatesse. Quand il passa son chiffon humide sur les lèvres maternelles, la présence d'un souffle chaud le rassura. Réconforté, il persista. Au contact du liquide froid, Louise rouvrit les yeux, ébahie. Reconnaisant son fils chéri, elle l'enserra de ses bras menus et le couvrit de baisers avant de lui murmurer à l'oreille entre deux sanglots :

– Rodolphe, ton papa est mort.

Ses yeux restèrent secs... il ne l'avait jamais connu.

VICTOR

« Entre toutes les merveilles du monde, il y a la mer, je crois, la mer elle-même – ou bien, est-ce seulement la jeunesse? [...] Eh bien! dites-moi, n'était-ce pas le meilleur temps, ce temps où nous étions jeunes en mer; jeunes et sans rien à nous, sur la mer qui ne vous donne rien, que de rudes coups – et parfois l'occasion d'éprouver votre force – rien que cela – ce que vous regrettez tous? »

Joseph Conrad,
Jeunesse.

« Je rêvais croisades, voyages de découvertes dont on n'a pas de relations, républiques sans histoires, guerres de religion étouffées, révolutions de mœurs, déplacements de races et de continents : je croyais à tous les enchantements. »

Arthur Rimbaud,
Une saison en enfer.

I

« En imagination, je grimpais dans les haubans, je me hissais dans la hune, je me cramponnais à la pomme de mâts. »

Jules Verne,
Souvenirs d'enfance et de jeunesse.

Être femme de marin, aventurier de surcroît, n'est pas une sinécure. Jeanne l'apprit vite à ses dépens. Quand Charles ne parcourait pas les océans, il passait ses soirées dans les bouges enfumés du quai de La Fosse à revivre avec quelques compagnons d'équipées leurs traversées sulfureuses, se rappelant l'existence de sa femme à l'heure de multiplier les progénitures. Elle ne comptait plus les grossesses, les fausses couches et les enfants mort-nés. Elle avait beau être dure au mal, à trente-cinq ans, son visage gracile portait déjà les stigmates d'une vie harassante. Si sa solde

de second était confortable, ce que son mari – à l'issue de ses bordées – en ramenait à la maison, suffisait à peine à garnir les écuelles familiales, l'obligeant à des miracles d'ingéniosité. Levée au chant du coq, elle ravivait l'âtre, pétrissait la pâte, préparait la bouillie d'avoine, réveillait la nichée et surveillait le départ à l'école – tout en allaitant un énième petit dernier. Ses journées, trop courtes, la voyaient s'occuper du potager, confectionner potée, pot-au-feu, petit salé ou hachis en vue du dîner, battre le linge ou ravauder avec abnégation les blouses et culottes élimées des aînés qui vêtiraient l'année suivante les puînés. Avant de souffler la bougie, elle aimait s'attarder auprès des grands lits familiaux pour raconter, d'une voix douce, histoires de sirènes et récits de corsaires. Écoutés religieusement, les aventures de Louis Adhémar Le Golif dit « Borgnefesse » ou les exploits de Surcouf berçaient, sans tarder, le sommeil angélique de ses chenapans. Elle savourait alors, dans un silence réparateur, ces fragiles instants de

répit et de bonheur ; les premiers depuis son réveil. Quand elle ressentit le début des contractions présageant l'arrivée prématurée de Victor, Jeanne était déjà épuisée par sa journée. Une violente tempête venue de l'ouest avait endommagé la toiture et déraciné un noyer centenaire, orgueil de son jardin. Rentrés frigorifiés de l'école, ses enfants incapables de se réchauffer, grelottaient devant le feu. Pour ne rien arranger, le retour espéré de Charles des Indes occidentales – attendu depuis deux jours – la rendait nerveuse. Bloqué vraisemblablement à Paimbœuf par le mauvais temps, il serait d'humeur exécrationnelle. Les contractions s'accéléraient, annonçant la perte des eaux. Un œil sur le carreau, l'autre sur la marmite de soupe au cas où son époux apparaîtrait, elle sortit des linges propres, mit de l'eau à bouillir et envoya Marie, son aînée, quérir sa voisine pour qu'elle joue les sages-femmes.

Les premiers vagissements retentirent, la porte d'entrée claqua bruyamment. Victor arrivait au monde ; Charles était de

retour. Sa voix de stentor résonna dans toute la maisonnée :

– Mais quel est cet animal sauvage qu'on égorge?

Sa haute silhouette s'encadra dans l'embrasure de la chambre conjugale, son visage barbu déformé par un rire canaille. Le regard encore brouillé par la douleur et les efforts, Jeanne esquissa un pâle sourire. Elle connaissait son forban de mari. Derrière son apparente rudesse, se dissimulait un homme de cœur. Six mois qu'il avait pris la mer, elle lui offrait pour fêter son retour un onzième enfant, son septième garçon. Il s'approcha pour embrasser sa femme sur le front. Une odeur aigre-douce, où se mêlaient tabac froid, rhum, sueur, sel et écume de mer imprégnait son caban d'officier. Avec fierté, il s'empara de son fils et le brandit dans les airs. Cramoisi de colère et contrarié par la brusquerie du geste, le nouveau-né lâcha sur son géniteur médusé un jet blanchâtre – concentré de salive, de bile et de mauvaise humeur.

– Ma Jeanne, tu nous as fabriqué un petit dragon, s'exclama Charles, réjoui.

Victor venait d'être baptisé pour la suite de son existence – pour ce père, peu soucieux de mémoriser les prénoms de ses multiples rejetons, il resterait son «petit dragon».

«Les chiens ne font pas des chats», aimait répéter Charles, chaque fois qu'épuisée par les facéties et les mauvais tours de son fils, Jeanne sommait son mari de remettre cet enfant turbulent au pas. Plus amusé que fâché par les innombrables bêtises de son dragon, son époux tolérait tous ses caprices. Même s'il ne l'avouait pas, il était son fils préféré. Son allure nonchalante, son poil noir et ses yeux pers, son insolence moqueuse et son esprit rebelle lui rappelaient le garnement farouche qu'il avait été. Quelques mots déplacés – vite regrettés – adressés à sa mère, le chapardage de pommes dans le champ d'un voisin ou un mensonge pitoyable au curé de la paroisse avaient

contraint Charles à corriger à coups de ceinture – faute de garcette – le galopin. L'école n'était pas son fort. Aux règles absconses de grammaire et autres théorèmes fumeux de géométrie, rudiments de latin ou cours d'instruction religieuse dispensés par un vieux prêtre rougeaud et colérique, le père Ancel, Victor préférait les leçons du fleuve, de la faune et de la flore. Seule sa passion dévorante de l'histoire et de la géographie surprenait son maître et ses camarades. Incollable sur les routes et les comptoirs maritimes, il récitait, sans se tromper, le parcours chaotique des Valois et des Bourbons, essayant même une larme à l'évocation malicieuse des dernières paroles de Louis XVI au pied de l'échafaud : « A-t-on des nouvelles de Monsieur de La Pérouse ? »

Fuyant l'austérité des salles de classe, il pratiquait avec assiduité l'école buissonnière, entraînant dans son sillage deux comparses, victimes de son ascendant naturel ; l'un surnommé « la Mouette » en raison d'un babillage incessant et l'autre

messe de huit heures, on attelait à la carriole familiale «la Grisou», une vieille jument pie, le Dragon – désireux de faire plaisir à sa mère – enfilait redingote bleu nuit et bottines à boutons. On chargeait à l’arrière des paniers de victuailles, cidre et muscadet, et l’on prenait en trotinant la route de Montaigu. À l’ombre des saules, les femmes pépiaient, les promesses rougis-saient et le Dragon, mal à l’aise dans sa tenue de ville étriquée, répondait par monosyllabes aux questions insistantes de ses éventuels beaux-parents sur son avenir. Son cœur semblait ailleurs. L’automne approchait. Sa mère découragée renonça à le caser, pestant contre cet ours mal léché qui finirait vieux garçon. Croisés sur les quais, les armateurs Costes, pour qui le nom Combault restait une référence, lui promirent, s’il passait son brevet de lieutenant, un embarquement vers l’Asie, avec passage obligé du légendaire cap Horn. Avec assiduité, Victor se remit aux études, se colletant jusqu’à plus d’heure avec la trigonométrie et les manuels de navigation.

Après ses frasques exotiques, son abstinence sexuelle lui pesait. À l'abri des regards indiscrets, il revit Louise, la retrouvant à la tombée de la nuit à l'ombre protectrice des docks. Attendrie, la sœur de la Grenouille ne se lassait pas d'entendre le Dragon raconter d'une voix douce ses traversées, son admiration pour son ami Conrad ou sa rencontre abrégée avec le « poète fou ». Mis en confiance, Victor refaisait le monde, rêvant à haute voix des trois caps mythiques – le Horn, Bonne-Espérance et le petit cap Lewin – et d'une vie de capitaine au long cours. Avec maladresse, il cachait ses sentiments sous une virilité de jeune coq ; Louise, énamourée, patientait.

À la Toussaint, le Dragon se déclara ; à l'Épiphanie, ils se marièrent. La cérémonie fut sobre et sans éclat, l'assistance réduite, la famille portait encore le deuil du père. Démunis, ils s'établirent rue du Petit-Verger. Jeanne leur laissa sa grande chambre et se réfugia dans celle de Victor. Louise avait connu pour tout baiser, ceux